



M Le Portfolio

Même regard intense, même chevelure brune, même amour du cinéma... De son père, Chiara Mastroianni n'a pas hérité que le nom. Une filiation mise en lumière cet été à la Villa Médicis, à Rome, au travers de dix films. De "La Grande Bouffe" aux "Bien-Aimés", l'actrice française commente cette sélection en forme de jeu de miroirs.

**Par Béline Dolat/
Photos Manuele Geromini**

Marcello dans les yeux de Chiara.





“La Grande Bouffe”, de Marco Ferreri, 1973
« Je n’ai pas vu La Grande Bouffe. Il ne fait pas vraiment partie des films qu’il m’a mis sous le nez pour que je m’y intéresse. Pour des raisons évidentes, longtemps, mes parents ne m’ont pas autorisée à le voir. Et lorsque j’ai été en âge de le faire, je n’ai pas pensé à le regarder. Souvent, quand, à l’adolescence, il lui arrivait de me reprendre, je trouvais un peu fort qu’il m’emmerde sur des sujets mineurs alors qu’avec des films comme La Grande Bouffe ou La Dolce Vita, il était allé loin dans la provocation et le scandale. Mais c’était comme ça. Il y avait une vraie différence entre son travail d’acteur et sa façon d’élever ses enfants... Ce film, je le verrai en DVD, un jour. »

C'EST EN HAUT DE LA COLLINE DU PINCIO, sur la façade laiteuse de la Villa Médicis, que les Romains assistent chaque soir, depuis le 16 juillet et pour encore une semaine, aux projections en plein air d’une sélection de films de Chiara et Marcello Mastroianni. Magnifique cadre pour un événement ouvert au grand public, fidèle à la politique de défense d’une « haute culture populaire » prônée par Eric de Chassey, directeur des lieux et successeur de Frédéric Mitterrand. « Cinema all’Aperto » est le nom donné à ce festival qui, chaque été depuis six ans, permet de voir des œuvres d’artistes français et italiens qui se font écho. Hier, Delphine Seyrig et Claudia Cardinale, aujourd’hui, les Mastroianni, père et fille. De concert avec Chiara, Eric de Chassey propose dix films, jeu de miroirs entre une figure mythique du cinéma européen et une actrice exigeante : « Elle était inquiète à l’idée que tout cela ne soit qu’un prétexte. Expliquant qu’on ne pouvait comparer son travail à l’impressionnante filmographie de son père. Mais projeter ici le film de Xavier Beauvois N’oublie

pas que tu vas mourir, dans lequel elle est formidable et qui a été tourné à la Villa Médicis, a du sens. Tout autant que de faire redécouvrir Ginger et Fred, de Fellini qui filme le couple vieillissant Mastroianni-Giulietta Masina. » « J’ai accepté car je me suis dit que cela aurait fait plaisir à mon père », admet-elle, depuis le jardin d’un petit hôtel parisien de Saint-Sulpice, son quartier, son village. Liane brune en uniforme « rive gauche » – jean, bottines et tee-shirt –, tellement parisienne... un paradoxe. Un prénom et un patronyme qui sonnent comme l’hymne national italien, mais une vie et une carrière construites de ce côté-ci des Alpes. « Mon rapport à l’Italie est de l’ordre du souvenir, explique-t-elle. Tout ce que je connais de ce pays est lié à mon père, que je retrouvais chaque fois que j’étais en vacances, sur ses lieux de tournage. » L’italien, elle le parle parfaitement, malgré un léger cafouillage sur les « r ». « J’enrage quand, à Rome, les taxis me prennent pour une touriste et me font faire le grand tour. » On la dit cérébrale, elle dont l’humour et la maladresse physique – qu’elle utilise quand elle tricote ses personnages de filles sur le fil – cachent un potentiel comique indiscutable. Christophe Honoré, Arnaud Desplechin ou Sophie Fillières l’ont fait tourner. On aimerait la voir « trébu-

cher » chez les frères Farrelly. De cette fantaisie qu’elle distille filtre un atavisme familial. On pense à sa mère, qui ne déteste pas le comique potache, mais aussi au Marcello de *Divorce à l’italienne*, jeune acteur aérien à l’œil qui frise. Avec délectation, elle décrit la malice et les petites manies de son père : « Il passait beaucoup de temps dans les cabines téléphoniques à essayer de joindre sa famille et trimballait avec lui un petit sac plastique rempli de jetons pour téléphoner. Cette histoire de jetons l’obsédait, il cherchait des jetons tout le temps. Tout ce cérémonial devait beaucoup l’amuser car il ne s’est jamais acheté de portable. » De ces étés, à ses côtés, sur les plateaux, derrière et, parfois, devant la caméra, l’actrice garde des impressions plus personnelles que cinéphiles. Et le goût du cinéma, un art qu’elle pratique depuis près de vingt ans. Pour *M Le magazine du Monde*, elle évoque ses souvenirs au travers des films projetés à Rome, à l’ombre des chênes verts de la Villa Médicis. ☺

Cinéma en plein air, Chiara et Marcello Mastroianni, à la Villa Médicis, à Rome, du 16 au 27 juillet. www.villamedicis.it



Sur iPad, DÉCOUVREZ
DES VIDÉOS EXCLUSIVES.



- Photos Manuele Geromini pour M Le magazine du Monde



“L’Apiculteur”,
de Theo Angelopoulos,
1986

« Il a adoré sa rencontre avec Angelopoulos. Sur ce film, il a tenu à se doubler lui-même – c’est une chose qu’il aimait faire – en grec, et a appris tous ses dialogues en phonétique. Le tournage a eu lieu en Grèce, en 1986. J’avais alors 14 ans, et je me souviens qu’il s’était fait piquer par des abeilles. Je n’avais qu’une obsession, qu’il ne se fasse pas de nouveau piquer ! Je voulais qu’il arrête, j’avais peur pour sa santé. Comme souvent, je l’ai rejoint sur le tournage au moment des vacances et nous avons eu une terrible dispute au sujet d’une tête d’agneau. La nourriture faisait partie des sujets sensibles sur lesquels il pouvait s’emporter. J’avais catégoriquement refusé de goûter à ce plat traditionnel de Pâques – un peu particulier... –, et ça l’avait rendu fou. »

“Les Nuits blanches”,
de Luchino Visconti, 1957
« Ce film, que je connais bien sûr, fait partie de ceux que je n’ai pas encore vus. Il en a tourné plus de 130 dans sa vie, et j’aime bien l’idée qu’il me reste encore des choses à découvrir. Le voir à l’écran n’est jamais douloureux, au contraire, c’est une chance d’avoir toutes ces images de lui, de retrouver sa voix... même si, évidemment, le manque est là. »





“Trois vies et une seule mort”, de Raoul Ruiz, 1996
« Cette image du film de Ruiz pourrait être une photo de famille. J’ai connu Melvil Poupaud au lycée lorsque nous avions 15 ans. Il est comme un frère pour moi et il connaissait très bien mon père qui l’appelait “le cyprès”, parce qu’il est grand et fin, la tête souvent penchée, comme la cime d’un cyprès ! Nous passions pas mal de temps tous les trois et nous avons accepté de faire ce film avant même que le scénario ne soit écrit pour avoir l’occasion de travailler ensemble. Pendant ce tournage et le Festival de Cannes, où le film était en compétition, mon père s’est beaucoup plus préoccupé de ma santé que de mon jeu d’actrice. Ce qui lui importait, c’est que je mette mon gilet pour ne pas m’enrhumer ou que je mange assez de viande au déjeuner. Il ne m’a jamais donné beaucoup de conseils, ça se limitait à des choses assez basiques comme “comment traverser un travelling sans trébucher”, ce qui, contrairement à ce que l’on pourrait croire, n’est pas si facile ! Ce film est un peu particulier car c’est son avant-dernier. Pendant le tournage, nous avons appris qu’il était malade. Le producteur a proposé d’arrêter le temps qu’il reprenne des forces. Il aurait pu tout annuler, trop risqué, trop coûteux... Mais toute l’équipe a attendu que mon père aille mieux pour reprendre le travail, c’était touchant. »

“Divorce à l’italienne”,
de Pietro Germi, 1961
« J’ai dû le voir une vingtaine
de fois. C’est outré et ça lui
ressemble vraiment. Comme
dans La Dolce Vita, où je
le trouve sublime, il est craquant
dans Divorce à l’italienne.
J’ai à l’égard de l’homme qu’il
était à l’époque une vraie dis-
tance. Le père que j’ai connu
était plus vieux, toujours aussi
malicieux mais conscient que les
années étaient là. Il disait aux
femmes qui l’arrêtaient dans
la rue : “Mais, regardez-moi,
je suis vieux, tout tombe !”
Je crois qu’il était content d’être
débarrassé de cette image de
latin lover qu’il détestait. C’était
un sentimental, pas un séduc-
teur, et le fait qu’il ne se souciait
pas de son physique le rendait
encore plus séduisant. Je suis
heureuse de lui ressembler.
C’est rassurant de retrouver
ma filiation de cette façon-là.
Et pour une fille, c’est plus
simple de ressembler à son père
plutôt qu’à sa mère... »





**“Les Bien-Aimés”,
de Christophe Honoré,
2011**

« Je ne crois pas qu'il aurait supporté ce film dans lequel mon personnage se suicide. Trop de maladie, de mort, trop de garçons ! Milos Forman, qui y tient le rôle de mon père, me rappelle beaucoup le mien. C'est un ogre. Pendant le tournage, il n'a pas cessé de manger, ça le rassurait, exactement comme ça rassurait mon père. Les Bien-Aimés est mon cinquième film avec Christophe Honoré. Plutôt que de famille de cinéma, je préfère parler de cohérence. Lorsque l'on retrouve les mêmes équipes, pas seulement les mêmes acteurs et réalisateurs mais aussi le chef opérateur, les techniciens..., on poursuit un

travail commun et cela devient intéressant. Sur ce film, j'ai retrouvé également ma mère avec laquelle j'avais déjà tourné plusieurs fois, notamment dans Un conte de Noël, d'Arnaud Desplechin, et Ma saison préférée, d'André Téchiné [1993, son premier grand rôle]. Sur le plateau, nous étions deux actrices, pas la mère et la fille. Nous n'avons pas eu à nous forcer pour créer cette distance, elle est venue naturellement. Et c'était très bien comme ça, notamment à l'égard de l'équipe. »



**“Une journée particulière”,
d’Ettore Scola, 1977**

« L’un de mes films préférés au monde ! J’ai beaucoup pleuré en le regardant pour la première fois. On y voit toute la vulnérabilité de mon père et ça me touche énormément. Malgré sa fantaisie, il pouvait être très angoissé. Quand il ne tournait pas, il faisait de longues siestes, loin du monde... C’était un être nostalgique. J’aime ce film aussi pour Sophia Loren dont je suis fan. C’était une grande amie de mon père, elle le rendait dingue. Il l’adorait. Ils ont beaucoup travaillé ensemble, et même s’il a toujours assuré qu’il n’y avait jamais rien eu de romantique entre eux, je n’y crois qu’à moitié ! Ils formaient un très beau couple de cinéma qui ne s’est jamais épuisé dans la répétition. Dans Prêt-à-porter, le film de Robert Altman, dans lequel je jouais avec eux, Sophia devait porter un costume extravagant et très encombrant qui la contraignait à rester déjeuner dans sa loge. Chaque jour, mon père apportait un petit pique-nique et lui tenait compagnie. Il me disait “Viens ! On va déjeuner avec Sophia” alors que je n’avais qu’une envie, aller à la cantine, avec tout le casting américain du film (Kim Basinger, Tim Robbins, Julia Roberts...) ! Mais je trouvais cela touchant de sa part. Il me touchait beaucoup. »



“N’oublie pas que tu vas mourir”, de Xavier Beauvois, 1996

« Ce film est important car, pour la première fois, j’ai pris du plaisir à jouer. Par sa façon de s’investir pleinement, son travail sur l’improvisation, son accompagnement indéfectible des acteurs, Xavier m’a libérée de cette timidité maladive dans laquelle j’étais empêtrée depuis des années. Ce tournage a été libérateur. Ce qui m’intéresse dans le cinéma, c’est d’entrer dans l’imaginaire d’un réalisateur, de partager sa vision et Xavier en avait une. Comme Raoul Ruiz, qui nous demandait toujours de nous inspirer d’animaux. J’adorais rentrer dans son délire ! J’aime aussi l’ambiance d’un tournage, l’équipe, tous ces gens qui font le film, ensemble. Petite, j’ai passé des vacances à Cinecittà, sur les tournages de mon père. Il y avait toujours quelqu’un pour s’attarder sur cette “pauvre enfant seule dans son coin” et me faire visiter des lieux incroyables. Certaines costumes cousaient des tenues pour mes poupées... Depuis l’enfance, le plateau, c’est la maison idéale. »

